



Cinq  
Concerts

PATRICIA HOULE

v1b éditeur

*Cinq concerts*  
de Patricia Houle  
est le mille cent-soixante et onzième ouvrage  
publié chez  
VLB ÉDITEUR.

PATRICIA HOULE

Cinq  
Concerts

v1b éditeur

**3 janvier 2019**  
**Bolton-Ouest**

### **Relecture du carnet vert menthe**

le journal intime est né d'un trop-plein : *ça commence mal mais bien, en fait, hier j'ai ressenti l'envie de consigner, d'écrire ce qui arrive. les derniers mois ont été bardassés.*

le mercredi 17 mai 2017 j'écrivais sur les amants et évènements des jours précédents : le 15 mai on me remettait la bourse d'études Anne et Gérard Bélanger, *Anne comme la plus douce sexagénaire au monde (pleurer quand une dame vous serre la main).* ce journal commence par la chanson *Crazy* de Patsy Cline.

les pages sont pleines de puces et de flèches qui annoncent des déplacements, des analepses – la première entrée est celle où je revois C., *je vais à la bibliothèque, la porte est fermée, un homme s'y bute aussi, me regarde, je dis – c'est fermé le lundi, je me fais toujours avoir. on fait quelques pas, on se replace parce qu'on s'était déjà vus à la librairie. il me dit – je me souvenais – de ? – de tes yeux, c'était intéressant.*

*mardi 16 mai*

r. [il ne mérite pas de majuscule à son initiale] *me répète que je ne suis pas cruche – je le sais. le dîner? à la fin on parlait vite. c'était ce midi-là, le morceau de carré aux rice krispies collé au coin des lèvres, finalement. j'avais une heure de pause, je l'ai texté à tout hasard, il est venu me rejoindre au soleil.*

je note les paroles de client·es de la librairie : la dame aux yeux fuyants qui voulait se *faire une bibliothèque* et qui avait été happée par la couverture avec le visage de Hannah Arendt, mettre ses livres de côté, elle repassera les chercher bientôt, *n'oublie pas ton sac avec les pingouins à la caisse.* un professeur me raconte ses histoires de castors qui se promènent sur le campus de l'Université Laval et me répète que *pour écrire et enseigner, il faut lire. je dis toujours à mes étudiants que dans l'idéal, il faut lire un livre par jour.* je souris car ça m'est impossible.

c'est aussi l'époque de la boxe – je remarque que je ne suis plus essouffée quand je monte les marches du métro en courant. j'ai mal à ma vertèbre L3 mais je me sens forte, je fais trente push-ups sur les genoux chaque jour. je note le prix des montures de lunettes et des verres ophtalmiques.

j'ai dit *je t'aime* à r. sur un perron après lui avoir donné *Océan mer* de Baricco. ce soir-là Z. a dormi

chez moi. tout se bouscule ces semaines-là, dont les hommes, avec leur slut-shaming flagrant. ils disent vouloir *me faire l'amour* je suis précieuse comme une fleur une pierre métamorphique mais je pourrais me faner c'est évident quand ils me regardent, et en même temps ils me disent qu'ils ne me méritent pas, que je mérite encore mieux qu'eux. j'écrirai ensuite dans ce journal *encore quelqu'un qui n'a pas fait ses lectures sur le consentement*. à cette époque on dirait qu'ils tiennent pour acquis qu'ils peuvent tout me faire, on ne me demande pas mon avis on ne me parle pas, comme quand j'étais enfant. je me sens prise au piège dans le désir des autres.

avant de continuer ce journal, de parler de sexe

en fait, faisons une analepse ici je dois retourner plus loin pour replacer les sensations : je tiens ce journal depuis mai 2017, mais sa genèse remonte à 2015. cette année-là, je ne l'ai pas écrite, mais je l'ai tellement racontée

mes racontars  
c'est que

au printemps 2015 il y a eu la grève et la mort de mes deux grands-parents, avec la gale intercalée là-dedans, des traitements infinis dans le grondement des électroménagers à dormir sur le plancher avec

notre routine kwellada-canicule, J. et moi : se crémér chaque repli jusqu'à l'anus ensemble, tout laver et sécher, puis sortir manger au restaurant, aller au cinéma pour la clim', ensuite boire assez d'alcool pour être capables de dormir sur le sol sans rien toucher après la douche, avec tous nos tissus entassés dans la shed. répétez et rincez, trois-quatre fois en tout, des mois à se gratter la moiteur, à surprendre nos mouvements d'épiderme la nuit.

ce fut un été de deuils : j'avais perdu la moitié de ma famille maternelle, J. travaillait à l'extérieur. j'ai eu Théroigne le bébé chat et suis restée avec lui dans l'appartement peuplé par les meubles de mes grands-parents. je laissais ma poussière retomber après des mois de grève, les gaz les cris les agrippements les arrestations, avec la voix enrouée et l'impression que des certitudes s'effondraient avec les idéaux.

nous devons amortir ces contrecoups, ma mère et moi. je ne l'avais pas vue depuis des mois. à la rentrée d'automne, je lui donne rendez-vous au restaurant de soupe à côté de l'université. ma mère me raconte qu'elle a crié dans le métro et qu'une sorcière rousse l'a sauvée. cette sorcière, c'est une des femmes qui vendent *L'Itinéraire*, je l'appellerai ensuite *mon présage de métro*. quand je la vois je me sens agitée, ça me rappelle d'où je viens, tout ce qui

n'est pas de ma classe sociale et de ma condition mentale. je la croiserai pour la première fois avant d'aller à un concert de musique de chambre sur le campus de McGill.

au jour de l'an en passant d'un saut de mazurka de 2015 à 2016, à la fin de la nuit, dans un portique d'appartement où nous fêtions chez de complets inconnus, je m'effondrerai sur J. en me cramponnant à une pile de manteaux d'hiver. le visage comprimé de honte, tordu, je lui raconterai comment ma mère m'a parlé de sa sorcière rousse et que depuis, je la croise le matin en me rendant à l'école, je me dis que je devrais aller lui parler lui dire quelque chose peut-être la remercier mais elle me pétrifie. je raconterai à J. toutes mes peurs, saoule et en crise, j'aurai mal à ce moment-là mal à mon année et envie d'une violence qui ne soit pas dirigée vers moi, d'une violence que je contrôlerais, envie de crever un œil.

à l'instant je ne sais pas si je veux continuer de raconter, je préférerais que quelqu'un me lise dès maintenant. j'ai besoin de me débarrasser des histoires ; si j'avais les moyens de revoir ma psychologue j'aurais envie que nous nous touchions, de me rouler sur elle peut-être pas la rouer de coups mais presque, elle pourrait m'embrasser, je ne connais plus mes pulsions.



mère-détresse me raconte qu'elle vient de crier

dans le métro qu'une sorcière rousse l'a recueillie qu'elle vient de faire une scène *tu sais comment je suis*, un clin d'œil elle est presque coquine fière d'avoir donné un concert aux tourniquets à *Berri-De Montigny* elle me dit *sûrement que tous tes amis tout le monde de l'UQAM étaient là ils m'ont tous vue, tu dois les connaître ceux qui m'ont vue.*

elle n'arrive pas à me regarder dans les yeux elle se tortille sur la banquette du restaurant et enchaîne les verres d'eau elle n'a pas faim et j'essaie de lui dire *calme-toi, attends maman finis ta phrase, raconte-moi ce qui se passe*, elle saute du coq au faune, je la regarde et je comprends son état je n'avais pas compris avant de la voir, on s'était juste texté, je mange ma soupe très vite et prends le reste à emporter parce que je veux l'éloigner de mon école.



je suis dans le sous-sol d'un chalet des Cantons, il y a des dizaines de personnes, des enfants des snacks un piano et je suis assise sur le béton à lire mon journal et je m'enfonce. F. est venu me voir avec sa bienveillance, *qu'est-ce que tu fais ?* et là j'ai les yeux qui chauffent. c'était en latence, je suis sur une lancée, je m'isole de peur de contaminer les enfants avec

ma tristesse, d'être trop impure pour les faire rire. j'admire tout le monde ici, leurs capacités interpersonnelles. je viens de relire plus haut dans le texte et de réaliser que si je veux replacer les sensations de ces deux printemps, il faut que je raconte beaucoup plus que ça : je n'ai jamais fait le bilan de 2015 et de 2016, et aujourd'hui je voulais faire celui de 2018. toujours trop ambitieuse après le nouvel an. certains de mes orteils sont blancs, désensibilisés, le syndrome de Raynaud s'active avec le stress et j'ai toujours peur de perdre des morceaux. le froid m'a fait paniquer longtemps. je vais m'asseoir dans le sauna encore tiède, construit à même la roche de la montagne, il sent le bois et un peu, un petit peu la sueur. les bruits des autres sont étouffés, ma mère aimerait ça ici.



en voulant l'éloigner je l'amène sur le boulevard René-Lévesque, comme souvent elle n'écoute rien elle virevolte. j'aurais voulu parler un peu de la vie, de choses normales et incessantes, mais rien à faire. je crois que je l'assieds sur un perron quelque part et que j'essaie de la convaincre de manger un peu mais elle secoue la tête, et je saisis à ce moment-là que nous sommes pareilles.

les semaines suivantes j'ai deux emplois et une session à temps plein, je me souviens que la rentrée

est ponctuée par les appels des amies de ma mère, parfois je suis dans la cour intérieure du pavillon pendant ma pause et elles me demandent ce qu'elles devraient faire pour l'aider, je ne sais pas ce que je réponds, je ne sais pas quoi faire de la détresse de ma mère qui se mélange à la mienne.

c'est durant cette session-là que je prends le cours littérature et folie. commence alors un calvaire avec des gens qui tripent sur la psychanalyse et idolâtrèrent les artistes fous toutes les œuvres sont soudain le produit de psychoses géniales, je suis entourée de voyeurs nous passons des semaines à parler de l'iconographie des asiles de femmes, je suis secouée d'électrochocs je pense aux électrochocs aux électrochocs, ma mère fait ça parfois, elle répète le même mot cinq, six, sept fois, ça s'appelle l'écholalie, ça m'arrive aussi. lorsqu'un mot ou un bruit retentit bien dans notre bouche, on savoure son écho, nous sommes saines, nous, les femmes.

je n'arrive pas à la fin de cette histoire, clairement pas, ça s'enchevêtre. je ne suis pas vraiment arrivée à la fin de cette session-là non plus. j'ai commencé à suspecter que j'avais un trouble du déficit d'attention, c'était une étiquette que je n'avais pas considérée avant, même si je savais que mon cerveau n'était pas câblé comme les autres. j'avais toujours cru que mes difficultés étaient imputables

à la vie quotidienne, auparavant mes inquiétudes étaient beaucoup plus terre à terre et centrées sur la survie. dès le primaire j'étais dans la lune mais calme, de ce calme qui provient de la menace et du conditionnement pour ne pas déranger, on me l'a dit encore hier, *t'as l'air d'une fille calme*, mais calme n'est pas synonyme de neurotypique je suis jugulée de partout enfermée et durant cette session-là je n'arrivais pas à écouter mes cours plus que quelques minutes, quand je m'obligeais à suivre les logorrhées des profs ça me faisait mal, ça tirait en dedans, de cette frustration immémoriale de l'enfant qui ne sait pas comment faire pour rester en place, avec toute l'impuissance du monde mais personne ne venait me distraire ou me nourrir ou me rassurer, je restais assise avec l'envie de faire *bblbllll* et de lancer mes jouets et je ne parvenais pas à concevoir comment on pouvait arriver à comprendre ce qui se disait en avant sur les théories de la réception.

je n'y arriverai pas je ne ferai pas la monographie de ces sensations et j'arrêterai d'écrire ce livre ici. au téléphone ma mère m'a dit, en détachant chaque mot :

*dans ma famille, on ne parle pas de ça,  
la maladie mentale.*

*j'ai besoin de réfléchir à l'état de survivance mis en parallèle avec la fin du monde actuel, au capital qui s'approprie les corps, les récits et les fonds marins, et au quotidien qui enfle jusqu'à nous dépouiller de tout espace mental.*

*Cinq concerts* est fait d'expériences vécues, de choses dites et entendues, de lieux visités, de cauchemars. Fondé sur la relecture des journaux intimes de l'autrice, écrit dans des endroits qui imposaient l'immobilité à son TDAH, c'est aussi une *monographie des sensations* d'une personne neuroatypique.

Scandés par la musique et conçus pour être lus sans entracte, les fragments qui composent le livre communiquent entre eux. Il y est question de mains qui touchent, de mémoire générationnelle, de relations charnelles et du mouvement propre aux situations, et aux états, dans lesquels on se met depuis l'enfance.

À la violence de l'entrée dans l'âge adulte se conjugue l'enchantement d'écrire une prose vraie, avec toutes les épreuves que cela comporte.

**Patricia Houle** est née à Mont-Laurier en 1995. Elle a publié des textes et des poèmes dans plusieurs revues, et est une adepte des spectacles poétiques et des micro ouverts. Elle est également l'autrice de *T'as les lèvres de qui*, recueil paru aux Éditions de l'Hexagone en 2021.

